

Keynes, keynésiens, keynésianisme

Les enjeux cachés d'une question de vocabulaire

Alain Beitone

Janvier 2017

Introduction :

Dans le débat public et dans les documents à vocation pédagogique, les références à Keynes, aux keynésiens et au keynésianisme sont caractérisées par une sérieuse ambiguïté.

La question posée est la suivante : faut-il faire une différence entre la pensée de Keynes et le keynésianisme (ou la pensée keynésienne) ? La plupart du temps cette distinction n'est pas faite, ni sous la plume des adversaires de Keynes (qui lui imputent l'échec du keynésianisme), ni sous la plume de certains de ses partisans qui invoquent volontiers l'autorité de Keynes pour justifier leurs positions.

L'encyclopédie Wikipédia écrit, au début de l'article consacré à J. M. Keynes : « *Il est le fondateur de la macroéconomie keynésienne. Le keynésianisme, la nouvelle économie keynésienne, le néo-keynésianisme ou le post-keynésianisme sont issus de son œuvre* »¹. « Issus de son œuvre », d'une certaine façon sans doute, mais les différences d'analyses entre ces courants sont considérables et on ne saurait en imputer la responsabilité à Keynes. La même encyclopédie en ligne écrit quelques lignes plus bas : « *Sa pensée, notamment le courant keynésien dit de la synthèse néoclassique, longtemps dominant aux Etats-Unis, a perdu selon ses partisans une large part de son influence à partir du début des années 1980 avec la montée en puissance du monétarisme* ». Que la « synthèse néo-classique » soit la pensée de Keynes est éminemment discutable et une telle affirmation mérite, pour le moins, un examen détaillé !

Keynes : de l'orthodoxie marshallienne à l'économie monétaire de production

Keynes, comme tous les grands penseurs, a évolué au cours de sa carrière. Fils de l'un des derniers représentants de l'école ricardienne², il est formé par A. Marshall et A.C. Pigou, c'est-à-dire par des auteurs très influents de l'école néo-classique anglaise. Sur le plan politique, son esprit non conformiste se manifeste très tôt. Notamment lorsqu'il dénonce les réparations imposées à l'Allemagne lors du Traité de Versailles ou lorsqu'il s'indigne du retour à l'étalon or décidé par Winston Churchill en 1925. Cependant, jusqu'à la publication de son **Traité sur la monnaie** (1930), Keynes reste relativement orthodoxe en matière d'analyse économique (notamment en continuant à se fonder sur la théorie quantitative de la monnaie). Le **Traité sur la monnaie** fait l'objet d'une très sévère critique de F. Hayek (alors installé à la *London School of Economics*, LSE). Cette critique va jouer un rôle important dans la décision de Keynes de mettre en chantier la **Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie** qui paraîtra en 1936. Ce livre opère une rupture majeure dans la mesure où il conduit Keynes à développer une analyse intégrée de la monnaie et des grandeurs « réelles ». Dans une telle approche, aussi paradoxal que cela puisse paraître :

- la monnaie joue un rôle central dans la compréhension de la réalité économique³. Keynes rejette l'idée d'une sphère monétaire déconnectée de la sphère de la production. Il refuse

¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/John_Maynard_Keynes

² John Neville Keynes (1852-1949).

³ La critique monétariste du keynésianisme se développe sur la base du mot d'ordre de M. Friedman « la monnaie compte » (*Money Matter*). Ce qui est paradoxal compte tenu du rôle central de la monnaie dans la

une approche qui conduirait à séparer une analyse en termes réels du fonctionnement de l'économie où se déterminerait les prix relatifs d'une analyse en termes monétaires où se fixerait le niveau général des prix ;

- la politique monétaire ne peut pas jouer un rôle essentiel dans la conduite de la politique économique dans la mesure où, la demande de monnaie étant instable, il est préférable, et bien plus efficace, d'agir sur l'investissement et le revenu afin d'influencer la demande anticipée par les entrepreneurs⁴.

Keynes est parfaitement conscient de la révolution qu'il opère. Dans un texte paru en 1933⁵ en allemand, donc entre le **Traité sur la monnaie** et la **Théorie générale**, Keynes considère que si le problème des crises est demeuré irrésolu, c'est que l'on ne dispose pas d'une « *théorie monétaire de la production* » (Keynes, 1933 cité par Tutin, 2009, p. 356). Il distingue deux modèles :

- celui d'une « *économie d'échanges réels* » où la monnaie constitue un « *lien neutre* » dans le cadre de transactions portant sur des actifs réels ;
- celui d'une économie monétaire de production dans laquelle « *la monnaie joue un rôle à part entière, et affecte les mobiles et les décisions, ce qui en fait, en bref, l'un des facteurs « opératoires » de la situation, de sorte que le cours des événements ne peut être prédit, que ce soit à court ou à long terme, sans que l'on sache ce que sera le comportement de la monnaie entre l'état initial et l'état final* » (Keynes, 1933 cité par Tutin 2009, p. 357)

Cette conception de la monnaie conduit à considérer que l'on ne peut pas stimuler l'économie grâce à une augmentation discrétionnaire de la quantité de monnaie⁶. C'est ce qu'exprime avec force N. Kaldor en 1980 : « *Dire que le rythme des dépenses en biens et services s'accélère suite à un accroissement du montant de monnaie bancaire détenu par le public n'est jamais vrai. Au contraire, c'est l'accroissement du niveau des dépenses qui nécessite une augmentation de la masse monétaire. Dans une économie de monnaie-crédit, la chaîne causale entre monnaie et revenu ou entre monnaie et prix est l'inverse de celle qui est postulée par la théorie quantitative de la monnaie* » (Kaldor, cité par Lavoie, 1982, p. 199).

On voit donc qu'il ne semble pas possible d'attribuer à Keynes l'idée selon laquelle on pourrait/devrait réguler l'économie par l'action discrétionnaire sur la quantité de monnaie. C'est ce que soulignent A. Brender, F. Pisani et E. Gagna : "*pour Keynes, la politique monétaire ne devrait pas être utilisée à des fins de réglage conjoncturel. A mieux y regarder pourtant, les politiques monétaires qui tentent de régler le rythme de l'activité pour que l'économie suive au plus près l'expansion de son*

pensée de Keynes. Friedman adresse ses critiques aux disciples américains de Keynes (il cite Hansen). Il leur reproche d'avoir imposé l'idée selon laquelle la politique monétaire ne permettait pas de soutenir l'investissement. Il résume ainsi la position des keynésiens : « *The wide acceptance of these views in the economics profession meant that for some two decades monetary policy was believed by all but a few reactionary souls to have been rendered obsolete by new economic knowledge. Money did not matter* » (Friedman, 1968, p. 2). On comprend par-là que les présentations vulgarisées qui font de Keynes un défenseur de la politique monétaire et de Friedman un défenseur de la monnaie neutre qui n'a pas d'effets réels sur l'économie ne sont pas recevables.

⁴ C'est pourquoi, même s'il envisage que le taux d'intérêt puisse avoir un effet modeste sur l'investissement, Keynes se prononce en faveur d'une « *assez large socialisation de l'investissement* ».

⁵ Je remercie Guy Desmaret qui a attiré mon attention sur ce texte au cours d'un échange sur la liste Didac SES.

⁶ La question de savoir si Keynes développe une théorie de la monnaie endogène est controversée (voir Lavoie, 1986), Il n'en reste pas moins que, dès la **Théorie générale** Keynes écrit : « *la monnaie nouvelle n'est imposée à personne – elle est créée pour satisfaire la préférence supplémentaire pour la liquidité due à l'accroissement du volume des transactions* » (Keynes, 1936/1969, p. 326) et dans le même ouvrage (p. 269) il envisage la possibilité que la quantité de monnaie soit fonction du niveau des salaires et des prix (et non l'inverse).

potentiel s'inscrivent parfaitement dans une logique keynésienne" (Brender, Pisani et Gagna, 2015, p. 16). Les auteurs rappellent donc que pour Keynes, « la politique monétaire ne devrait pas être utilisée à des fins de réglage conjoncturels », mais ils proposent cependant de considérer que de telles politiques s'inscrivent dans une « logique keynésienne ». On peut donc appeler keynésienne une politique qui est contradictoire avec ce qu'écrivait Keynes !

De Keynes au keynésianisme de la synthèse

L'explication de ce paradoxe réside dans l'influence considérable de ce que l'on a appelé le « keynésianisme de la synthèse » ou la « synthèse néo-classique ». En avril 1937, J.R. Hicks publie son célèbre article « *Mr Keynes and the classics : a suggested interpretation* »⁷, le 31 mai de la même année, Keynes lui adresse une lettre dans laquelle il exprime son accord global avec l'article. Dans cet article, Hicks introduit le schéma IS-LL (qui deviendra IS-LM) et surtout, dans la dernière partie de ce texte, il explique qu'une politique monétaire expansionniste peut favoriser l'emploi. Hicks cherche à convaincre les économistes « classiques » de l'intérêt de l'approche de Keynes, et il reproche à Keynes d'avoir fait une présentation peu satisfaisante de la pensée classique. Il présente donc un modèle de base de la pensée classique⁸, portant sur la courte période, et qui est acceptable selon lui par une large fraction des économistes qui se considèrent comme des héritiers des classiques. Puis il reformule l'analyse de Keynes en débouchant sur ce qu'il appelle une « *théorie générale généralisée* ». L'aboutissement est donc le schéma IS-LL où l'équilibre de l'économie résulte de l'équilibre simultané de deux marchés (le marché des biens et le marché de la monnaie) et dépend de deux variables : le taux d'intérêt et le niveau de la production. Le modèle est repris et développé de façon très pédagogique par A. Hansen dans son livre **A Guide to Keynes** paru en 1953⁹. Le grand intérêt de ce modèle c'est que, dans le cadre d'une présentation acceptable par des « classiques » il montre la possibilité d'existence d'un équilibre de sous-emploi. Mais ce modèle, qui a indiscutablement contribué à la constitution du keynésianisme, présente plusieurs défauts majeurs par rapport à l'œuvre de Keynes :

- Il présente la monnaie comme exogène, alors que l'analyse de Keynes et sa volonté de construire la théorie d'une économie monétaire de production conduisent logiquement à une approche en termes de monnaie endogène.
- Il fait l'impasse sur la question de l'incertitude et sur le rôle des « *esprits animaux des entrepreneurs* ».
- Il repose sur des ajustements par les prix (ici le taux d'intérêt) supposés flexibles et il fait donc l'impasse sur l'approche en termes d'ajustement par les quantités (en termes de flux) qui est explicitement présente dans la **Théorie générale** avec une référence au circuit des physiocrates.

Selon R. S. Thorn, la publication de la **Théorie Générale de l'emploi de l'intérêt et de la monnaie** de J. M. Keynes en 1936 a tellement absorbé les économistes à propos de la politique budgétaire « *qu'ils ont virtuellement négligé les problèmes de la théorie et de la politique monétaire au cours des périodes qui ont immédiatement précédé et suivi la guerre* » (Thorn, 1971, p. 3). Ainsi, le triomphe du keynésianisme a conduit à négliger la théorie et la politique monétaire. De fait c'est l'approche par le revenu qui domine, pour J. Denizet « *le keynésianisme c'est la comptabilité nationale* » (cité par

⁷ L'article est disponible en français dans Tortajada (2009).

⁸ Il revendique le fait de ne pas entrer dans les complications théoriques et ne se rattache pas à un auteur particulier parmi les classiques.

⁹ Le livre a été traduit en français en 1967 à l'initiative de H. Guitton avec une préface d'A. Barrère. Ce dernier écrit à la fin de sa préface : « *L'actualité de J.M. Keynes n'est plus celle de la lettre de la « General Theory » (...) L'actualité de Keynes est dans l'esprit de son message. Celui-ci est une invitation permanente au dépassement, à la synthèse et à la conciliation qui donne l'impulsion à l'analyse économique* » (Hansen, 1967, p. XIII). En bref le « keynésianisme » plutôt que la lettre de l'œuvre de Keynes lui-même !

Rosanvallon, 1987, p. 41). En France en particulier, le keynésianisme apparaît comme un ensemble d'idées réformistes favorables à la régulation par l'Etat de l'activité économique. Ces idées sont communes à un certain nombre d'hommes politiques (P. Mendès-France) et de jeunes hauts-fonctionnaires qui marqueront l'histoire économique de la France après 1945 (J. Serisé, C. Gruson, F. Bloch-Lainé, etc.).

Cette rupture opérée lorsqu'on passe de la pensée de Keynes à la théorie keynésienne est soulignée, toujours à propos de la monnaie et de la théorie monétaire par C. Bordes : « *Dans le cadre de la révolution qui a suivi la publication, en 1936, de la Théorie générale, la politique monétaire ne comptait pas : pour les tous premiers keynésiens, elle ne permettait pas d'influencer la demande globale et ils recommandaient d'utiliser la politique budgétaire, jugée beaucoup plus efficace pour y parvenir. A la fin des années des années 1950, une transformation radicale est intervenue avec l'apparition d'une nouvelle version du modèle keynésien, qualifiée d'éclectique, où la politique monétaire avait de l'importance. Rendant compte de ce changement de point de vue, auquel ses travaux avaient largement contribué, Paul Samuelson écrivait en 1962 : "contrairement aux opinions de nombreux économistes contemporains (et à certaines de mes idées antérieures sur la question), je pense que les politiques monétaires et du crédit offrent de vastes possibilités pour stimuler, stabiliser ou ralentir une économie moderne". Autrement dit, elles permettraient d'effectuer un "réglage fin" de l'économie* » (Bordes, 2007, pp. 5-6)

La distinction entre l'économie keynésienne et l'économie de Keynes est soulignée par A. Leijonhufvud dans son livre : **On Keynesian Economics and the Economics of Keynes** (1968). Pour Leijonhufvud, c'est parce qu'ils se sont éloignés de l'économie de Keynes que les keynésiens ont été particulièrement vulnérables aux critiques monétaristes¹⁰. Les keynésiens ont défendu des thèses indéfendables, mais du coup leur défaite a conduit à jeter le bébé Keynes avec l'eau du bain keynésien (Leijonhufvud, 1987).

Hicks : de JR à John

Lorsqu'on impute le keynésianisme à Hicks et Hansen, une attention particulière doit être accordée au géant de la pensée économique qu'est John Richard Hicks (1904-1989, prix Nobel 1972). Ce dernier a produit une œuvre originale fondée sur un rapport critique à Keynes certes, mais aussi à Hayek, à Wicksell, à Myrdal. Il reçoit le début de sa formation à la *London School of Economics* dans une optique très « libérale », mais il va se rapprocher de Keynes et se montre très élogieux à l'égard du **Traité sur la monnaie** et beaucoup plus critique à l'égard de la théorie générale. En 1935, Hicks publie un article intitulé « *A suggestion for simplifying the theory of money* ». Selon G. Dostaler, Hicks, avec ce texte « *prenait ses distances avec le libéralisme de la LSE mais aussi paradoxalement avec ce qui allait devenir le keynésianisme* » (Dostaler, 2001, p. 17). En 1937, comme nous l'avons vu, il publie l'article fondateur de la théorie de la synthèse, mais il va poursuivre son parcours original en approfondissant la théorie du capital dans une perspective autrichienne. Assumant avec humour sa trajectoire intellectuelle, il écrit en 1975 : « *De toute évidence, il faut que je change de nom. Disons que Valeur et capital (1939) était l'œuvre de J.R. Hicks, un économiste néo-classique maintenant décédé ; alors que Le capital et le temps (1973) – et Une théorie de l'histoire économique (1969) – sont l'œuvre de John Hicks, un non-néoclassique qui est assez irrespectueux de son « oncle »* (cité par Dostaler, 2001, p. 9). Cependant, comme le souligne Ch. Tutin, il y a une continuité dans la réflexion de Hicks : la volonté obstinée de construire une théorie monétaire de la production qui suppose la prise en compte du temps, de la monnaie, de l'incertitude et du capital. Ch. Tutin écrit : « *Par un étrange paradoxe, celui qui est souvent considéré par les post-keynésiens comme le premier responsable, en tant qu'inventeur du modèle IS-LM, de la dégénérescence du programme keynésien*

¹⁰ Par exemple, les keynésiens ont défendu leurs analyses sur le chômage en se fondant sur l'hypothèse de la rigidité des salaires nominaux, hypothèse explicitement rejetée par Keynes.

de recherche, pourrait bien être, au fond, celui qui est resté le plus proche du texte keynésien, et ce non pas sur un point de détail, mais sur ce que Keynes considérait comme son point de divergence essentiel avec les « classiques », à savoir son analyse monétaire et le concept de liquidité qui la fonde » (Tutin, 2001, pp. 73-74). On ne doit donc pas limiter l'apport de Hicks au schéma IS-LM et au keynésianisme de la synthèse.

Les post-keynésiens et le retour à Keynes

On peut donc considérer que les post-keynésiens, de J. Robinson et N. Kaldor à S. Weintraub et P. Davidson, sans oublier J. Le Bourva et les théoriciens français du circuit (A. Parguez, F. Poulon) ont repris les composantes les plus originales de la pensée en Keynes en développant, au-delà de ce qu'avait fait ce dernier, la théorie endogène de la monnaie. En ce sens ils sont plus « keynésiens » que les théoriciens de la synthèse. *« Par opposition aux keynésiens traditionnels (la « vulgate ») qui ne se préoccupaient guère des aspects proprement monétaires de l'économie, et par opposition aux monétaristes et à tous leurs convertis qui prêchent l'exogénéité du stock de monnaie, les post-keynésiens prétendent que la plus grande partie du stock de monnaie est endogène » (Lavoie, 1982, p. 193). M. Lavoie fait notamment remarquer que sans la théorie endogène de la monnaie et la prise en compte des analyses de Keynes sur le « motif de finance » on ne peut pas sauvegarder les analyses de Keynes sur l'équilibre de sous-emploi, sur le taux d'intérêt, sur l'instabilité endogène des économies de marché, etc.*

Les enjeux du débat : défaite du Keynésianisme, réhabilitation de Keynes

Au fond, derrière ce qui pourrait apparaître comme une querelle de vocabulaire un peu vaine, se pose une question essentielle : Keynes est-il dépassé comme le prétendent à la fois certains marxistes et les théoriciens du marché autorégulateur ou bien la défaite des keynésiens face au monétarisme n'est-elle pas la défaite de Keynes mais l'occasion d'un retour à Keynes ou à ce que Leijonhufvud appelait la vraie tradition keynésienne : *« Pour être plus optimiste, rappelons que la vraie tradition keynésienne mérite d'être — et peut être — réactualisée. Débarrassée de l'hypothèse de rigidité des salaires nominaux, elle peut servir à analyser l'instabilité monétaire des années soixante-dix qui a sonné le glas de l'orthodoxie keynésienne. Toute théorie économique devra, à mon sens, pour être viable, retenir l'accent mis par Keynes sur les problèmes de coordination intertemporelle » (Leijonhufvud, 1987, p. 33). Leijonhufvud distingue donc « la vraie tradition keynésienne » et « l'orthodoxie keynésienne ».*

La précision dans l'usage du vocabulaire nous conduit aussi à une relecture plus rigoureuse de l'histoire économique. On lit trop souvent que la période des Trente glorieuses est celle des politiques keynésiennes (monétaires et budgétaires). E. Monnet, dans sa thèse, étudie la politique monétaire en France entre 1945 et 1973. A propos de la politique qui se met en place au lendemain de la Seconde Guerre mondiale il écrit : *« Contrairement aux idées reçues sur cette période, la politique de la Banque de France avait très peu à voir avec le keynésianisme, en tout cas avec la théorie monétaire de Keynes et de ses émules britanniques prompts à privilégier la politique budgétaire. Sauf à défendre l'idée que le "keynésianisme" est un concept très général recouvrant toute forme d'intervention de l'Etat dans l'économie, il est impossible de comprendre les spécificités du lien entre la Banque de France et le système bancaire et financier au prisme des théories keynésiennes traditionnelles » (Monnet, 2012, p. 16). Ici, Monnet fait référence aux conceptions de Keynes et des premiers keynésiens qui pensaient que la politique monétaire était inefficace. Il souligne qu'il y a bien un problème de vocabulaire : « Le terme de « keynésien » est souvent empli de confusion car il évoque tant une théorie - souvent postérieure aux idées de Keynes et procédant à un ensemble de réinterprétations - qu'un ensemble de politiques. Toutefois, force est de constater que les principes de la Banque de France ne correspondent ni aux écrits de Keynes sur la demande de monnaie et la préférence pour la liquidité, ni à la synthèse de Hicks (le modèle IS-LM) qui évacue*

complètement la question du crédit, ni aux théories post-keynésiennes qui affirment que la monnaie et le crédit sont purement endogènes » (Monnet, 2012, p. 87).

Conclusion : De l'importance didactique du vocabulaire

Il est utile, dans le cadre de l'enseignement de la science économique, de classer les idées en fonction des auteurs importants et des grands courants d'analyse. Cela aide les élèves et étudiants à organiser leurs idées. Le risque cependant est que cette classification ne se fige et ne serve à justifier des oppositions caricaturales tout en occultant la richesse et la complexité des penseurs qui, précisément parce que leurs analyses sont nuancées, peuvent nous fournir des grilles de lecture du réel qui restent pertinentes.

Sur le problème qui a suscité la rédaction de texte, je suggère donc de distinguer explicitement avec les élèves et les étudiants :

- La pensée de Keynes (même si elle fait l'objet de querelles d'interprétations).
- La théorie keynésienne (au sens de la synthèse néo-classique) et les politiques qui s'en sont inspirées sur la base de la courbe de Phillips et du schéma IS-LM.
- La théorie post-keynésienne dont le cœur réside dans la théorie endogène de la monnaie et qui cherche, à travers cette analyse à construire une théorie de l'économie monétaire de production renouant ainsi avec certains des perspectives les plus fécondes de Keynes pour lesquelles la monnaie n'est neutre ni à court terme, ni à long terme.
- La Nouvelle Economie Keynésienne (NEK) qui met l'accent sur les fondements microéconomiques de la macroéconomie, sur la question de la viscosité des prix et sur les défauts de coordination. Cependant « *les nouveaux économistes keynésiens ne se préoccupent pas de la fidélité de leur cadre théorique à la pensée de Keynes* » (Zouache, 2003, p. 180)

Annexe

Une classification des auteurs
(toujours discutable et incomplète par nature)

Keynes	Synthèse néo-classique	Post-keynésiens	Nouveaux keynésiens
J.M. Keynes	J.R. Hicks A. Hansen P. Samuelson R. Solow F. Modigliani J. Tobin A. Okun	J.R. Hicks J. Robinson N. Kaldor P. Sraffa M. Kalecki S. Weintraub P. Davidson H. Minsky M. Lavoie	S. Fischer G. Mankiw B. Greenwald J. Stiglitz D. Romer O. Blanchard G. Akerlof B. Bernanke J. Yelen

Références bibliographiques

Bordes Ch. (2007), **La politique monétaire**, La Découverte, Coll. Repères.

Brender A., Pisani F. et Gagna E. : **Monnaie, finance et économie réelle**, La découverte, Coll. Repères, 2015.

Dostaler G. (2001), *De JR à John ou les métamorphoses de Hicks*, **Cahiers d'économie politique**, n° 31

Friedman M. (1968), *The Role of Monetary Policy*, **American Economic Review**, Voll. LVIII, vol. 1, Mars.

Hansen A. (1953/1967), **Introduction à la pensée keynésienne**, Dunod.

Keynes J.M. (1936/1969), **Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie**, Payot, Coll. PBP.

Lavoie M. (1982), *Les post-keynésiens et la monnaie endogène*, **L'Actualité économique**, vol. 58, n°1-2.

Lavoie M. (1986), *L'endogénéité de la monnaie chez Keynes*, **Recherches économiques de Louvain**, vol. 52, n° 1

Leijonhufvud A. (1987), *Controverses économiques autour du régime monétaire*, **Revue française d'économie**, Vol. 2, n° 2.

Monnet E. (2012), **Politique monétaire et politique du crédit en France pendant les Trente Glorieuses. 1945-1973**, Thèse EHESS/PSE, soutenue le 19 septembre 2012.

Rosanvallon P. (1987), *Histoire des idées keynésiennes en France*, **Revue française d'économie**, Vol. 2, n° 4.

Thorn R. S. (1971) (dir.), **Théorie monétaire**, Dunod.

Tortajada R. (éd.) (2009), **L'économie retrouvée : Commentaires de la Théorie générale de Keynes à sa parution**, Presses universitaires du Septentrion.

Tutin Ch. (2001), *John Hicks, le dernier keynésien ?*, **Cahiers d'économie politique**, 2001/1, n° 39

Tutin Ch. (2009), **Une histoire des théories monétaires par les textes**, Flammarion, Coll. Champs.

Zouache A. (2003), *Coordination et chômage involontaire : de Keynes aux nouveaux keynésiens*, **L'actualité économique**, vol. 79, n° 1-2.